



— Tu mangeras ici, dans la cuisine.....

(p. 4296).

LIVRAISON 545.

C. I.

Paris: L. R. 30

N. 101

Revue: I. A. 50



(1900) 4
LIVRISON 242

10

Maîtrisant son agitation, elle se dirigea vers sa table à écrire, prit une feuille de papier, et parmi ses larmes, elle écrivit :

« Il ne peut être question entre nous de m'éloigner de toi. Ce qui est arrivé, nous le supporterons ensemble. Je t'en prie, cède à mon désir de te voir défendu par Maître Augat. J'irai encore le voir, et lui parlerai. Si tu lui écrivais aussi quelques mots, j'en serais pleinement heureuse. Ton Yvonne qui pense à toi avec amour ».

Elle porta immédiatement sa lettre à la poste. Hugues la recevrait certainement le lendemain, et peut-être pourrait-elle avoir la réponse deux ou trois jours plus tard. Quelle serait-elle ?

Sa décision l'avait stimulée comme un coup de cravache, et pourtant, personne ne se doutât des épreuves qu'elle traversait.

Elle remplissait tous ses devoirs avec zèle, et elle y était poussée dans l'espoir soudainement apparu : devenir indispensable à Mme Schak. Toutes ses forces étaient maintenant employées dans ce but.

Lorsqu'à la fin de sa journée de travail, épuisée, elle s'asseyait dans sa chambre, elle se préoccupait de réaliser son espérance.

A ce moment, toute fatigue disparaissait, elle était reléguée à l'arrière-plan et elle entrevoyait ce que serait l'avenir d'Hugues.

Sûrement, elle savait que le tribunal lui infligerait une peine sévère, il n'y avait aucun doute là-dessus.

D'autre part, elle se faisait peu d'illusions sur le résultat que Maître Augat pourrait obtenir pour adoucir

Elle savait bien que l'avocat, chercherait par tous les moyens à obtenir le minimum. Pour peu que cela fût, Hugues serait sauvé. Peut-être s'en tirerait-il avec quelques mois de prison. Et, pendant qu'il les accomplirait, elle essaierait d'obtenir de Mme Schack, qu'elle le prenne chez elle, dès sa libération.

Pleine de ce secret espoir, elle mettait inlassablement toute son énergie à sa réalisation.

CHAPITRE DXXXI

UNE FUITE DANGEREUSE

La nuit était venue ; Jacques Valbert, après avoir visité la maison de fond en comble, avait enfin arrêté son plan de fuite.

Fort heureusement, la blessure de James Wells avait été plus douloureuse que grave ; en faisant un effort et en s'appuyant sur une canne, l'explorateur pourrait marcher... C'était là un point fort important pour le journaliste, car les deux fugitifs auraient trop de chemin à faire pour que Jacques Valbert put porter son ami.

Après s'être assuré que le bourgmestre était toujours dans les mêmes dispositions et que ses liens ne céderaient pas, il l'enferma à clé dans sa chambre, et alla chercher Wells, dont il vérifia le pansement. Il l'aïda en

suite à se mettre sur pied et à faire quelques pas dans la pièce.

— Venez, lui dit-il ; ne faites pas de bruit, nous allons partir d'ici...

— Mais, dit James Wells, ne m'expliquerez-vous pas ce qui se passe... Je ne comprends pas...

— Je vous expliquerai plus tard, mon cher ami ; sachez seulement que nous n'avons pas un instant à perdre et, obéissez-moi aveuglément.....

— Soit ! dit l'explorateur..... Mais n'oublions pas Amy, je vous en prie.

— Non, non, soyez tranquille : nous la chercherons...

Jacques Valbert ouvrit la porte, écouta un instant, puis se tournant vers son compagnon, il dit encore :

— Venez.....

Marchant avec précaution, les deux hommes traversèrent le vestibule et Jacques Valbert ouvrit une porte donnant sur un jardin potager, qu'ils traversèrent dans la direction d'une poterne ouvrant sur la campagne.

Jacques Valbert ouvrit cette porte, contourna avec son ami le mur du jardin. Les deux amis se trouvèrent alors devant la porte charretière de la ferme attenante au pavillon d'habitation du maire. Devant cette porte, à côté d'un char couvert de foin stationnait une petite voiture automobile, d'un modèle déjà vieux d'au moins deux ans, la voiturette-ancêtre qu'on voit encore quelque fois sur les routes de campagne et dont se servent encore quelques vieux médecins et qui était, à cette époque lointaine, quelque chose de très moderne...

— Montez !... dit laconiquement Jacques Valbert à son compagnon.

— Vous savez conduire cela ? demanda l'explorateur étonné.

— Ma foi oui, ce n'est pas très difficile, répliqua le journaliste. Et c'est heureux car nous n'avons pas l'em-

barras du choix comme moyens de transport ; le chemin de fer nous étant interdit, car notre signalement a certainement été télégraphié à toutes les gares.

Les deux hommes s'installèrent et... teuf-teuf.. teuf-teuf.. bruyamment, le vieux tacot démarra, attirant sur la porte de la ferme quelques valets et servantes qui poussèrent les hauts cris et levèrent les bras au ciel en voyant s'en aller la voiture du bourgmestre.

Quelques-uns mêmes s'élancèrent à la poursuite du véhicule ; mais entre les jambes même très alertes des poursuivants et la petite voiturette, il y avait trop de différence d'allure. Celle de la voiture était assez rapide, pour l'époque et bientôt elle ne fut plus qu'un nuage de poussière disparaissant à l'horizon.

.. .. .

Les valets et les servantes du bourgmestre avaient donné l'alarme. Bientôt, le capitaine de gendarmerie arriva et ne pouvant obtenir de réponse du bourgmestre, il fit appeler un serrurier, afin d'ouvrir la porte de la pièce dans laquelle celui-ci se trouvait. Ils délivrèrent le malheureux qui, immédiatement, donna l'ordre d'arrêter les deux hommes qui se trouvaient dans sa maison, peu de temps auparavant.

Ce fut alors qu'on lui apprit l'incident de l'automobile.....

— Mais il faut les poursuivre ! s'écria-t-il...

— J'ai envoyé deux gendarmes à cheval, répondit le capitaine ; mais votre voiture va plus vite que les chevaux.....

— Faites jouer le télégraphe... donnez le signalement de ces deux brigands et de ma voiture, dans toutes

les directions. Il faut que les gendarmes des localités voisines puissent leur barrer la route.

Ainsi fut fait !...

Mais, pendant ce temps, en effet, Valbert et Wells avaient pris de l'avance. Ils avaient parcouru la grande route à la plus vive allure que pouvait leur permettre la voiturette, tout en s'écartant des villages... La nuit était claire et cela leur permettait de se diriger facilement..... Jusque-là, ils n'avaient rencontré âme qui vive !....

— Où allons-nous ? avait demandé James Wells.

— Nous sommes sur la grande route de Berlin à Postdam, répondit Valbert. Mais je doute que nous puissions aller sans encombre jusqu'à la capitale. Il nous faudra louvoyer. Seulement, comme il nous faut penser que d'ici peu toutes les brigades de gendarmerie seront sur les routes à nous guetter, il faut, maintenant, que nous avons pris suffisamment d'avance, faire perdre notre piste.....

— Ne pensez-vous pas, demanda Wells, que nous pourrions arriver jusqu'à Berlin sur cette machine ; tout au plus, pourrions-nous nous en servir tant qu'il fera nuit.

La voiture roula sans encombre pendant plusieurs heures ; l'aube pointait déjà et Jacques Valbert se demandait avec anxiété s'il était bien prudent de continuer ainsi quand, soudain, à quelque cinq cents mètres de là, il aperçut une patrouille de gendarmes barrant la route...

— Nous y sommes ! dit-il à son compagnon ; nous ne pouvons aller plus loin ; la fuite, maintenant, et presto.....

Et donnant un coup de volant, il fit faire une embardée formidable à la voiturette qui pénétra dans le sous-bois bordant la route et s'arrêta net...

Le moteur était mort... La voiturette du bourgmestre ne marcherait plus de longtemps ; déjà, sur la route, s'entendaient les pas des chevaux des gendarmes.

— Vous sentez-vous capable de marcher pendant un moment ? demanda Valbert.

— Oui, en m'appuyant sur la canne ; mais je n'irai certainement pas vite.

— N'importe ! venez ! Ces lourds animaux ne pénétreront pas dans le bois avec leurs chevaux et avant qu'ils n'aient pris une décision, nous aurons fait du chemin.....

Les deux hommes, abandonnant la voiture dans un fourré épais, dans lequel ils l'avaient tirée, s'enfoncèrent sous le couvert. Les pas des chevaux leur arrivaient un peu amortis déjà. Ils pouvaient espérer...

Mais, soudain, comme ils arrivaient sur la berge d'une rivière, une voix dure, appuyée d'un coup de fusil, tiré en l'air, ordonna : « Halt ! »

Les deux hommes stoppèrent et se dissimulèrent dans un fourré. De là, dans la lumière de l'aube naissante, ils pouvaient voir tout ce qui se passait à proximité. Au bord de la rivière, une petite barque de pêcheur se balançait et cette vue donna une idée à Jacques Valbert.....

Mais pour que cette idée eut quelque valeur, il fallait repérer la sentinelle ; il fallait aussi savoir si l'homme était seul.....

Soudain, non loin de lui, le bruit d'un fusil qu'on arme, lui fit dresser l'oreille.

— Bon ! se dit-il, voici notre homme...

Avec mille précautions, prenant bien garde de ne pas faire craquer les branches sous lui, il se mit à ramper dans la direction d'où était venu le bruit et il ne tarda pas à voir un garde-chasse, le fusil en arrêt, prêt à tirer, planté à quelques pas de lui.

L'homme paraissait perplexe ; il n'était pas arrivé à repérer le gibier qu'il cherchait et, incontestablement, il devait être seul, dans ce coin du bois. A quelques pas, la

rivière miroitait, sous les yeux de Valbert, comme une tentation...

Tout doucement, il se rapprocha encore de la sentinelle et, soudain, l'homme s'affala à terre de tout son long. Jacques Valbert l'avait saisi par les jambes et, heureusement, la tête de l'homme avait été projetée dans la vase de la berge, tandis que son fusil lui échappant des mains glissait dans la rivière.

— Ouf ! se dit le journaliste qui avait craint que le fusil, partant tout seul, en heurtant le sol, ne donnât l'alarme, aux autres gardes ou gendarmes, lancés sur leurs traces.

Sans perdre un instant, il baïllonna l'homme avec son propre mouchoir, lui ligota les jambes avec son ceinturon et, avec une longue tige d'osier, coupée sur la berge, il l'attacha contre un arbre, de manière à ce qu'il ne puisse faire le moindre mouvement.....

— Maintenant, pas un instant à perdre, se dit-il quand il eut terminé. Et retournant en hâte vers le fourré où se trouvait encore James Wells, il aida celui-ci à se remettre en marche.

Un quart d'heure plus tard, activement poussée par les deux hommes, la barque descendait le courant, les emportant loin de l'endroit où leurs poursuivants les cherchaient toujours...

.....

Après avoir égorgé Fuchs, la malheureuse Amy, pleine d'épouvante de son acte, demi-nue, puisque ses vêtements avaient été en grande partie carbonisés, s'était mise à fuir au hasard, à travers la forêt...

Malheureusement, elle ne connaissait pas les sen-

tiers de la forêt et, après avoir couru follement pendant des heures entières, elle était tombée épuisée de fatigue, sur le bord d'un ruisseau. Là, elle avait enfin repris haleine, s'était lavée un peu et avait tenté de remettre en ordre ses beaux cheveux abîmés par les flammes. Mais le résultat avait été maigre...

La faim commençait à se faire sentir. Où trouverait-elle de quoi manger ?

La situation était critique. Non seulement, elle ne savait où elle pourrait trouver de quoi manger ; mais encore elle n'oserait se risquer hors des fourrés vêtue comme elle l'était..

En tuant Fuchs, elle avait recouvré sa liberté ; mais pour combien de temps... ? Déjà, la malheureuse pensait que ce crime commis par elle serait sans doute inutile ; n'était-elle pas destinée à être la proie ou des animaux, errants dans la forêt ou des hommes qui la trouveraient ?

Ces lugubres réflexions faisaient naître en l'esprit de la malheureuse des évocations de cauchemar...

Heureusement pour elle, sa lassitude l'empêcha de penser plus avant... Sans même s'en apercevoir, elle s'endormit là, près du ruisseau et ce sommeil réparateur devait, à la fois, lui redonner des forces et calmer sa faim...

Elle dormit ainsi, longtemps...

Une main se posant sur son épaule la fit sursauter. Elle ouvrit des yeux égarés et considéra les deux hommes qui se tenaient devant elle.

— Alors, jeune dame, vos amis vous ont abandonnée à votre sort... ? dit l'un d'une voix railleuse.

C'était Wolff, le secrétaire de Baharoff qui, avec Franz, continuant ses investigations dans le bois avait enfin retrouvé la fugitive...

— Que me voulez-vous ? demanda Amy.

— Peu de chose ; nous allons simplement vous reconduire à Charlottenbourg, chez notre maître qui déci-

dera de votre sort... Mais dites-nous donc où sont passés vos chevaliers servants... ?

— Qui ? demanda la jeune femme.

— Mais ceux qui vous ont délivrée et ont assassiné notre pauvre camarade Fuchs...

La jeune femme mit la main sur sa bouche; elle avait failli avouer son crime.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, dit-elle ensuite ; je crois que le prisonnier qui était avec moi dans le pavillon a dû être tué par votre ami... Moi, je me suis sauvée comme j'ai pu.....

— Et cela ne vous a pas servi à grand'chose puisque vous voilà de nouveau dans nos mains..

La jeune femme baissa la tête et ne répondit pas. Il lui semblait qu'elle allait s'évanouir.

— Un peu d'alcool, Franz, ordonna Wolff ; elle est en bien mauvais état.

— Il vaudrait peut-être mieux lui régler son compte tout de suite, répondit l'autre.

— Bah !... ramenons-la toujours là-bas ; comme cela le patron aura une preuve de ce que nous lui dirons...

Deux heures plus tard, la prisonnière était enfermée dans une chambre de la villa de Charlottenbourg. Elle était encore à demi-évanouie et ses bourreaux n'avaient rien fait pour lui faire reprendre ses sens...



CHAPITRE DXXXII

UN CŒUR QUI SAIGNE.....

Lentement, Amy revenait à elle...

Mais un cauchemar planait encore sur son esprit. Devant ses yeux fermés passait et repassait la vision du cadavre égorgé... Elle n'avait pas encore conscience de l'endroit où elle se trouvait, mais un malaise l'enchaînait et la torturait.

Ses mains se tordirent dans un spasme.

Debout au chevet du lit, Baharoff contemplait sa proie avec un sourire de triomphe.

Il la tenait enfin et rien, désormais, ne viendrait la lui arracher... Cette fois, il ne la laisserait pas échapper !

Un rictus affreux se jouait sur sa face. Son désir d'elle renaissait...

Il savourait l'ivresse de son triomphe...

Amy fit un mouvement. Il saisit son bras et se pencha sur le visage aux yeux clos :

— Amy ! appela-t-il.

— Qu'y a-t-il ?... Que me voulez-vous ?... répondit-elle d'une voix lointaine et comme étouffée.

— Reviens à toi, ma belle !

Tout le corps de la jeune femme trembla, comme si un fluide inconnu était entré en elle au son de cette voix. Puis, un soupir s'évada de ses lèvres entr'ouvertes. Enfin, les yeux s'ouvrirent et, comme égarés, se posèrent sur ce qui l'entourait pour revenir se fixer sur le visage penché sur elle.

— Ah ! cria-t-elle, le reconnaissant, c'est vrai, je suis retombée en vos mains !

— Tu te souviens ? interrogea le vieux. Tu sais où tu es ?

— Laissez-moi partir, supplia-t-elle, d'une voix brisée. Pourquoi me poursuivez-vous ainsi ?...

— Parce que je t'aime. Amy et que je te veux de nouveau ! Ne le sais-tu pas ?

— Pitié ! Faites-moi mettre à mort...

— Pourquoi ? Ton sort n'est pas si malheureux. Beaucoup de femmes voudraient être distinguées par un personnage comme moi !

Amy tenta de se mettre debout, mais ses jambes tremblaient sous elle.

— Reste donc tranquille, reprit le banquier. A quoi bon t'agiter ? Les murs, ici, sont épais et nul ne viendra à ton secours, tu peux en être sûre !

La jeune femme eut un sourire de mépris.

— Mais moi, je ne vous aime pas ! dit-elle.

— Tant pis pour moi ! Au surplus, je ne te demande pas de démonstrations d'amour ; laisse-moi t'aimer, cela me suffira.....

— Non ! Je ne veux pas !

— Alors, tant pis pour toi ! Je suis décidé à user même de la force si c'est nécessaire !

— Vous oseriez !

— Comment donc ! Pourquoi me gênerais-je ?

Et la saisissant dans ses bras, le banquier la renver-

sa en arrière et son visage vint frôler celui de la jeune femme.

— Laissez moi ! cria-t-elle encore.

Une lutte sauvage s'engagea. Les ongles d'Amy labouraient le visage de son agresseur... Celui-ci, devenu furieux, comme un taureau devant lequel on agite un chiffon rouge, sentait ses forces décuplées par la fureur qui bouillait en ses veines.

La jeune femme, prête à s'évanouir de nouveau d'épouvante, se raidissait, tentait en vain de repousser le vampire humain qui s'attachait à elle...

Enfin, celui-ci se détacha de lui-même de sa proie. La jeune femme défaillait. Elle porta les mains à son cœur et, dans ce mouvement, sa blouse, à demi arrachée s'ouvrit complètement. Et Baharoff, après avoir regardé, les yeux pleins d'une stupeur infinie, cria :

— Qu'est-ce que tu as là ?...

— Où ? dit Amy sans comprendre.

— Là, sur le sein gauche !

Et le vieillard désignait du doigt, un stigmaté rouge en forme de cœur.

Un cœur qui semblait pleurer des larmes de sang tout autour de lui ; un cœur saignant sur la neige de la poitrine de la jeune femme.

— Ça : fit celle-ci qui se remettait, c'est une tache originelle que n'a pas lavé l'eau de baptême chrétien. Ma mère prétendait que ce signe me venait de ce que, étant enceinte de moi, elle avait assisté à un pogrome où le cœur d'une femme avait été arraché de sa poitrine...

— Un progrome ! dit le baron. D'où viens-tu donc ?...

— De Pologne !

— Comment t'appelles-tu ?...

— A quoi bon vous le dire ! Mettez que je l'ai oublié !

— Non ! non ! s'écria le vieillard qui semblait sais

d'une excitation extraordinaire, je veux savoir ton nom. Ta mère s'appelait Séphorah !

— Comment le savez-vous ?...

— Qu'importe ! Dis-moi le nom de ton père ?

Amy haussa les épaules. Néanmoins, elle répondit :

— Mon père s'appelait Haïm Sanzaroff ! Il nous a abandonnées, ma mère et moi, lorsque j'étais toute enfant !

— C'est cela ! c'est bien cela ! s'exclama le banquier. Ah ! Dieu est grand !

Il s'était effondré dans un fauteuil et des larmes coulaient le long de ses joues parcheminées.

Amy sans comprendre pourquoi le nom de son père avait eu le pouvoir de mettre le puissant financier dans cet état, se rendait compte cependant que le péril était écarté.

Elle se rajusta posément et se rapprocha du vieillard.

— Vous avez connu mon père ? demanda-t-elle.

— Oui, je l'ai connu... Mon enfant, il ne faut pas lui en vouloir....

— Non ! fit Amy en éclatant de rire : je révère sa mémoire ! Vous devez vous en douter ! Grâce à sa lâcheté, ma mère est morte de misère, lorsque j'avais douze ans et, moi, j'ai roulé de chute en chute ! Comment donc ! Mais je l'admire mon père, je le respecte infiniment ! Ah ! misère ! il aurait mieux fait, certes, de me laisser dans les limbes !

— Ne blasphème pas, mon enfant ! Ton père s'est laissé guidé par le Seigneur ; telle était la volonté de Dieu ! Les épreuves, ma fille, nous sont envoyées pour que nous les surmontions....

— Vous avez la foi solide ! Cela vous est facile ! Moi, je n'ai rien surmonté...

— Si ! puisque tu es venue jusqu'ici et que tu es sauvée, désormais !

— Sauvée de quoi ?... De vous ! Vous renoncez !

Le banquier fit un signe muet d'assentiment.

— Alors, cria-t-elle, exultant de joie, rendez-moi vite la liberté !

— Que veux-tu faire de ta liberté, ma chère fille, demanda le vieillard d'une voix toute changée. N'es-tu pas bien près de moi...

Il avait saisi la main de la jeune femme et la pressait doucement.

— Près de vous ! Vous voulez que je devienne votre dame de compagnie, peut-être ?

Une ironie féroce sonnait dans la voix de l'aventurière. Elle ne s'expliquait pas les causes du changement d'attitude de Baharoff, mais elle pensait à prendre sa revanche de l'humiliation qu'il lui avait imposée et de l'épouvante dont elle avait été saisie peu de temps auparavant.

— Ecoute mon enfant, dit le vieillard d'une voix très grave, n'as-tu jamais souhaité de retrouver ton père ?

— Si, souvent, pour lui cracher au visage ! lui crier ma haine de sa lâcheté ! Ah ! Bien souvent !

— Ma chère fille, regarde-moi, n'as-tu pas compris ?

— Quoi ? fit la jeune femme, saisie soudain, vous ne voulez pas dire...

— Si ! je le dis....

— Vous seriez mon père ?...

— Je m'appelle Haïm Zanzaroff ; j'ai jadis abandonné ma femme Séphorah et ma petite fille parce que je n'avais rien à leur donner à manger... Et l'enfant portait la tache sanglante en forme de cœur sur sa poitrine.. Maintenant, Amy, crache au visage de ton père !



— *Que vas-tu faire ?....*

(p. 4330).

— Oh ! s'écria-t-elle d'une voix brisée... Vous, vous, mon père !

Elle s'était laissé glisser sur le tapis et elle sanglotait éperdûment.

Le vieil homme alla à elle, la releva :

— Amy, dit-il ; Dieu ne veut pas la mort du pécheur. Il t'a conduite à moi pour m'inspirer l'horreur de moi-même et me faire repentir... Nous avons surmonté le mal qui ne peut plus rien contre nous. Laisse-toi aimer, ma petite fille, ma chérie...

La jeune femme ne répondit pas. Elle semblait sidérée. Cette découverte l'affolait. Était-ce croyable ?... Baharoff, le puissant capitaine de finance, n'était autre que son père, le sordide juif polonais, chassé de son pays par la misère !

Ses nerfs s'étaient calmés et elle essayait de remettre un peu d'ordre dans son esprit en déroute. Elle parvint enfin à se redresser et à s'asseoir dans un fauteuil que lui avait avancé le vieillard. Enfin, elle retrouva la parole :

— Croyez-vous, vraiment, mon père, que je vous dois de la reconnaissance et, surtout, de l'affection ?... demanda-t-elle.

— Non ! oh ! non ! répliqua le vieil homme qui, lui aussi était effroyablement ému. Oh ! non ! Je devine que tu as dû passer par des voies effroyables pour arriver jusqu'à moi... Mais je te demande un peu de pitié, car moi aussi, j'ai passé par d'affreux chemins où j'ai plus souvent rencontré la haine que l'amour.

— Mais vous, au moins, votre adolescence n'a pas été souillée, martyrisée...

— Elle n'a guère mieux valu que la tienne, pourtant... Ne sais-tu pas que je fus un enfant perdu, sans famille... Et, vois-tu, le jour où je vous abandonnais, c'est

que je ne trouvais pas une croûte de pain à apporter à la maison... Le rabbin à qui j'avais demandé de l'ouvrage m'avait ri au nez et quand je lui ai crié ma détresse, il n'a su me répondre que ces mots : « Dieu prendra soin d'elle ! ».

« Alors, j'ai marché comme un illuminé, droit devant moi et à la ville voisine, quelqu'un m'a fait l'aumône en me criant : « Tiens ! Juif ! voilà pour aller te saouler, je ne veux pas voir une pareille face de carême. » Je ne me suis pas enivré, mais à la gare où j'étais allé pour me restaurer au buffet, j'ai rencontré un étranger qui avait besoin d'un interprète pour la Russie et je l'ai suivi...

— Mais ensuite ! Vous eussiez pu vous informer de nous ?

— Oui, ensuite... Mais je ne savais pas écrire ! Et durant de longues années, j'ai lutté durement avec, au cœur, la pensée de Séphora et de sa fille... Seulement quand je suis revenu, il était trop tard. Ma femme était au cimetière et ma fille avait disparu...

« Pardonne Amy ! Si tu savais ! Pendant des années, j'ai vécu dans l'inconscience ; la vie que je vivais me dépassait et l'on interprétait mon mutisme pour le silence d'un homme très fort ! les événements m'ont porté au pinacle et moi, pendant ce temps, en cachette, péniblement, j'apprenais à lire à écrire.

« Ne seras-tu pas émue, Amy... Moi aussi, j'ai connu la pire des misères, le manque d'affection et d'amour... Pour posséder la seule femme que j'aimais, j'ai commis ce que le monde appellerait un crime parce qu'un moyen plus simple m'était interdit et j'ai connu, grâce à ce crime, quelques mois de bonheur...

« Puis elle est morte et la souffrance m'a révélé ce qui me restait à apprendre du monde. C'est alors que je vous ai cherchées, mais trop tard ! trop tard !

— Ah! combien de fois, je vous ai maudit! dit la jeune femme...

— Pardonne, mon enfant, pardonne ! Tous tes malheurs sont finis. Tu es ma fille ! Tu hériteras de tous les biens que j'ai accumulés dans ma longue et misérable existence. Pardonne Amy ! Tu vas maintenant te reposer et, plus tard, un peu plus tard, nous causerons, tu me diras tous tes malheurs, ce qu'il pourrait y avoir à réparer ou à venger... Tu n'es plus seule...

— Ainsi, je vais rester ici ?...

— Oui, Amy, mais de ton plein gré... je l'espère ?...

— Peut-être !

— Non, sûrement ! Tu vas dormir, tu vas reprendre ici les forces qui te sont nécessaires. Et tu verras comme nous pourrons faire encore de grandes choses !

Il s'arrêta. Le souffle lui manquait. Il dut s'appuyer au lit pour ne pas défaillir.

— Qu'avez-vous, mon père ?...

— Rien, un étouffement ! Passe-moi ce flacon que tu vois sur la table où je l'ai posé en entrant.

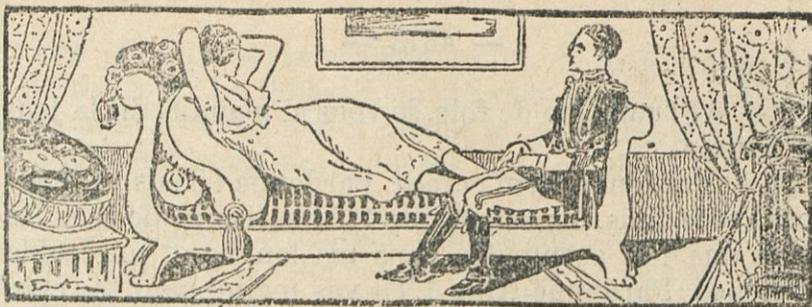
Il parlait d'une voix entrecoupée. Son teint était livide. La jeune femme eut peur et elle s'empressa de tendre au vieillard qui tremblait, le flacon demandé.

Celui-ci le saisit et le passa sous ses narines en aspirant fortement. Bientôt un peu de couleur lui remonta aux joues et il se redressa.

— Ce n'est rien, mon enfant, mais cette scène m'a brisé. Vois-tu, je suis vieux et usé ; parfois même mon existence semble ne tenir qu'à un fil. Repose-toi, je vais rentrer dans mon appartement et, dès ce soir, nous réglerons tous les détails de ta vie à venir...

Amy attachait un regard indéfinissable sur le vieil homme qui s'en allait courbé, puis quand elle l'eût vu disparaître, elle murmura entre ses dents :

— Qui eût cru une pareille histoire !



CHAPITRE DXXXIII

UNE ENFANCE... UNE ADOLESCENCE...UNE VIE.

Amy attachait ses regards sur Baharoff. Elle ne pensait plus maintenant à s'effrayer de la laideur de l'homme qui l'avait reconnue pour sa fille.

Elle éprouvait contre lui une espèce de rancune venant des profondeurs de son âme quand elle pensait à la vie terrible et dure qui avait été la sienne à cause de cet abandon... Mais, en même temps, elle ressentait pour cet homme un étrange sentiment d'admiration qui submergeait rapidement la rancune, car elle se disait que s'il était resté auprès de sa mère, ils eussent eu tous trois une vie misérable. La pauvre Séphorah serait, sans doute, morte quand même de misère ; sans doute aussi elle eut connu la honte de la prostitution et cet homme qui était parti vers la miraculeuse aventure de sa vie ne l'aurait pas réalisée...

Elle pensait aussi qu'il était splendide de retrouver un père dans la situation où se trouvait celui-ci dont elle n'ignorait pas la puissance. Cet homme n'était-il pas un des rois de ce monde ?... Sa vie à elle allait en être magnifiée ; elle ne serait plus une aventurière, obligée de

se plier à de répugnantes compromissions d'obéir aux ordres de ceux qui tenaient en mains sa destinée..

A son tour, elle serait la maîtresse ; à son tour, elle ferait plier les êtres qui l'avaient si longtemps asservie ; à son tour, elle pourrait savourer les joies de la domination réelle, celle que l'on doit au prestige d'une situation mondaine bien établie...

Et puis...

Des lueurs fauves passaient dans les yeux de la belle fille. Elle rêvait qu'elle pourrait enfin retrouver James Wells et l'épouser.

Et il y aurait encore d'autres joies pour elle : celles de la vengeance...

Oh ! elle se promettait de tirer des vengeances éclatantes de tous ceux qui l'avaient offensé, humilié, abaissée...

Et dans le cerveau de l'aventurière passaient des images de sang et de flammes ; des images affolantes..

Non, rien ne résisterait à la toute-puissance que la reconnaissance en paternité de Baharoff venait de lui donner.



Les deux personnages étaient assis, en face l'un de l'autre, dans la luxueuse salle à manger de la villa. Le repas s'achevait. Le père contemplait sa fille, cherchant à deviner quelles pensées passaient derrière ce front lisse et blanc, dans les reflets fauves de ces prunelles qui s'attachaient sur lui en ce moment.

Il l'admirait, sans réserve, il s'étonnait d'être l'auteur des jours d'une aussi belle créature et, en même

temps, il remerciait la Providence d'avoir permis cette réparation partielle du passé.

Par quelles voies ténébreuses cheminent nos destins!

La voix cristalline de la jeune femme s'éleva à l'instant même où le vieil homme tendant la main vers elle allait dire :

— Comme je suis heureux !...

Mais il se tut, car elle prononçait :

— Ecoute, mon père, je bénis, comme toi, le Ciel de notre réunion ; cependant, il y aura toujours quelque chose entre nous, tant que tu ne sauras pas jusqu'à quel point ton abandon a influé sur ma vie... Je n'ai pas eu d'enfance ; j'ai connu une adolescence ignoble et, depuis que je suis femme, même depuis que, grâce à ma beauté, j'ai pu conquérir un peu d'argent, j'ai toujours souffert ; j'ai toujours été humiliée dans mon âme...

— Ma pauvre enfant ! soupira le baron.

— Et j'ai bien des choses à venger, continua-t-elle.

Bien des choses.

— Je t'y aiderai, mon enfant.

— J'y compte, mon père ; ce sera le seul moyen de tuer ce qui reste encore en mon cœur d'amertume à ton égard. Mais ce soir, je veux te raconter ma vie...

— Est-ce bien utile, ma chérie ? Tu vas te remémorer de tristes choses qui te feront mal et t'attristeront.

— Non, c'est en ces souvenirs que j'ai puisé, depuis que je suis femme la force de vivre la vie que je mène ; c'est en ces souvenirs que j'alimente ma haine ; cette haine qui m'est aussi nécessaire que l'air que je respire... Vois-tu, mon père, j'ai compris de très bonne heure qu'il n'y a que deux grands mobiles de vie : la haine et l'amour et peut-être même n'en font-ils qu'un... Moi, je ne me suis pas trouvée du côté où se trouve l'amour... J'étais un paria de la société.

— Comme moi, à l'origine, soupira le baron...

— Oui, comme toi... Mais plus que toi... Car j'étais une toute petite fille quand cela a commencé... Et c'est la haine, c'est le désir de vengeance qui m'ont insufflé l'ambition de sortir de la boue, de monter, de posséder, d'être puissante... Tout m'a été bon.. Malheureusement, ajouta-t-elle, baissant le ton, et avec un accent d'amertume, il est moins facile à une femme de devenir puissante qu'à un homme... Tu es, toi, monté vers des sommets que jamais je n'aurais atteint, si je ne t'avais rencontré.. si tu ne m'avais reconnue... Et sans ce signe.. Quel souvenir ignominieux... Je suis encore venue ici en esclave..

— Mais tu y seras reine...

— Oui... Je l'espère.

Elle se tut un instant, laissa tomber son menton dans la paume de sa main et parut méditer.

Il la contemplait d'un regard plein d'adoration silencieuse ; levant les yeux, elle vit ce regard, comprit que, pour cet homme, elle serait tout désormais et une joie immense envahit son cœur...

Ah ! qu'importaient maintenant les années de misère ; leur souvenir ne servirait qu'à rehausser de gloire sa fortune présente ; sa puissance, solidement établie.

Et, allégée, quoique avec des accents parfois tragiques, parfois douloureux, Amy commença son récit :

— Tu étais parti.. Il n'y avait pas un sou à la maison ; pas de pain... D'abord, ma mère trouva chez les voisins des cœurs compatissants à sa douleur ; on l'assistait comme on s'assiste entre pauvres gens ; puis, peu à peu, le cœur s'endurcit ; les secours devinrent de plus en plus rares ; ma mère trouva des portes closes ; les gens étaient las de voir nos visages affamés, nos corps vêtus de haillons... Elle m'emmenait de ferme en ferme, avec elle, suppliant qu'on lui donnât de l'ouvrage ; elle acceptait des tâches au-dessus de ses forces ; des corvées rebutantes afin que j'aie à manger, que je puisse dormir dans

une étable ou une écurie, blottie dans sa jupe... Vers la fin, nous avons enfin trouvé une espèce de repos. Un fermier avait pris la mère à son service et semblait s'intéresser à moi... Pendant qu'elle lavait la vaisselle, l'homme jouait avec moi, me faisait sauter sur ses genoux, me caressait, disant qu'il serait heureux d'avoir une enfant telle que moi... Puis, ma mère mourut ; rien ne semblait changé, tout d'abord pour moi, le fermier m'avait gardé près de lui ; il m'embrassait et me consolait de son mieux.

« Mais cet homme avait une servante de trente ans, qui était sa maîtresse et, tandis que je croyais être devenue l'enfant de la maison, cette femme me jetait parfois d'étranges regards.

« Comment te dire ce qui advint ensuite ; tu peux le deviner ; j'avais douze ans ; j'étais formée comme une femme ; le fermier commençait à me considérer autrement qu'une enfant ; entre lui et sa maîtresse, j'entendis souvent de terribles disputes où passaient des mots dont je ne comprenais pas le sens.

« Un jour que la mégère m'avait rudoyée et que je pleurais, il prit mon parti, la chassa avec des mots durs hors de la salle et me prit dans ses bras en disant :

— « Calme-toi, personne ne te chassera d'ici ; je veux que tu restes.

« Puis, comme je pleurais toujours, il m'emporta dans sa chambre dont, après m'avoir posé sur le lit, il ferma la porte à clé.

« Comment le reste advint, malgré mes cris, mes sanglots, mes supplications, tu peux facilement l'imaginer. Je sortis des bras de cet homme blessée à jamais.

« La mégère ne m'adressait plus la parole. Pour moi, je prenais en haine l'homme qui se disait mon bienfaiteur et assouvissait ses immondes passions sur mon jeune corps.

« Je ne pensais plus qu'à m'enfuir ; l'occasion se

présenta un jour que des bohémiens passaient dans le pays. J'étais derrière une haie, arrachant de mauvaises herbes, lorsque je vis, de l'autre côté, un jeune homme qui me regardait et me faisait signe d'aller vers lui.

« Je franchis la haie et après quelques mots échangés, je suivis ce garçon qui me mena vers ses compagnons.

« Tout me semblait préférable à la vie que je menais à la ferme.

« Le bohémien qui m'avait invitée à le suivre était d'une beauté sauvage et son contact me répugnait beaucoup moins que celui du fermier. Néanmoins, je ne l'aimais pas ; je me soumettais simplement à ses désirs, sans la moindre vibration.

« Je n'avais pas été accueillie à bras ouverts par la tribu ; il avait fallu que mon amant parlementât assez longuement avec le chef pour obtenir que je puisse rester avec eux. Le chef, après m'avoir longuement considéré, avait acquiescé. Tout alla bien pendant quelque temps, je ne me préoccupais pas outre mesure des avanies que me faisaient les femmes, jalouses de la situation privilégiée que j'occupais, car je ne me mêlais pas à elles. Quand on traversait une ville ou un bourg, je les voyais racrocher les hommes sur les places publiques ; je savais de quelles ressources honteuses on vivait le plus souvent.

« Mais je ne m'en souciais pas ; il me suffisait d'échapper à la loi commune et jusqu'à ce jour j'y étais parvenue.

« Cela ne devait pas durer. Le chef, un beau matin ordonna à Volodia, mon amant, de partir en éclaireur dans une grande ville où la tribu voulait arriver au moment d'une fête. Il eut beau insister pour m'emmener, le chef n'y consentit pas et je dus rester seule avec la tribu.

« Quelques jours plus tard, j'avais compris la raison réelle de la mission de Volodia.

« Il fallait me soumettre aux lois de la tribu.

« La reine et les hommes avaient compté sur la complicité de mon tempérament que j'ignorais moi-même. En effet, trois jours ne s'étaient pas écoulés que je regrettais les caresses brutales et savantes de Volodia ; ce fut à ce moment que je compris la force de l'amour charnel. La nuit, je ne pouvais trouver le sommeil.

« La cinquième nuit, un homme pénétra dans la roulotte où je dormais. Je luttais désespérément, mais, naturellement, dans cette lutte inégale, je fus vaincue. Le lendemain, au moment où je me retirais pour la nuit, un autre homme me saisit le poignet, sous le regard narquois de mon vainqueur de la nuit précédente, en disant :

— « C'est mon tour, ce soir !

« Je me débattis, au milieu des ricanements des hommes et des femmes, mais l'homme m'emporta de force et me posséda brutalement.

« Le lendemain, je me décidais à aller trouver le chef pour lui rappeler sa promesse.

« Pour toute réponse, cet homme se mit à rire.

« — Que veux-tu, ma petite, il faut que tu gagnes ton pain, comme les autres... Tous te désirent et tu es certainement la plus belle et la plus fraîche...

« — Mais je ne veux pas ! criai-je.

« Il haussa les épaules, me considéra avec une petite flamme amusée dans le regard, puis, comme je restais là, immobile, il ajouta d'une voix dure :

« — Va-t-en ! Mais souviens-toi de ce que je viens de te dire. Gagne ton pain comme les autres...

« Je m'en allai tête baissée ; j'étais humiliée jusqu'au fond de l'âme.

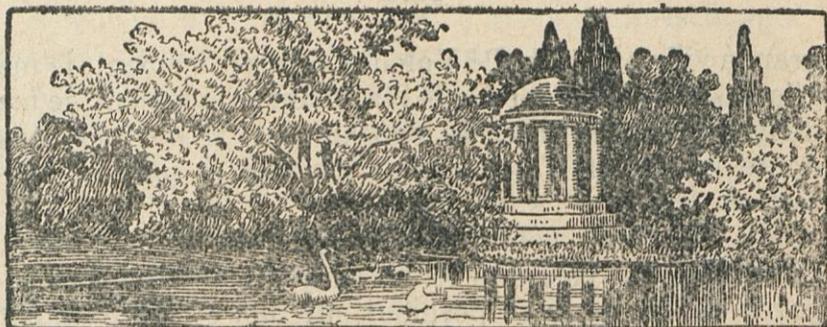
« Le lendemain, nous arrivions aux portes de la

grande ville où était allé Volodia. Subrepticement, je me glissai hors de la roulotte et marchant rapidement, je me dirigeai vers la ville. Je pensais que je pourrai sans doute retrouver Volodia pour me mettre sous sa protection.

« Mais mes vêtements de bohémienne attiraient l'attention des passants et des sergents de ville. Les regards des hommes se posaient sur moi et m'invitaient sans vergogne à l'amour... L'un d'eux même alla jusqu'à me prendre par la taille. Je me débattais en criant.

« Naturellement, ce que j'aurais prévu si j'avais plus d'expérience des villes, arriva. Un agent de police intervint et un quart d'heure plus tard, j'étais écrouée, sous l'inculpation de vagabondage.

« Je n'avais pas de papiers et je dus avouer que j'avais quitté la tribu qui était aux portes de la ville. On me prévint qu'on allait faire appeler le chef pour lui demander s'il répondait de moi et je m'affolai à la pensée qu'il faudrait me soumettre...



CHAPITRE DXXXIV

FILLE SOUMISE...

« — Deux heures plus tard, la porte de la cellule où j'étais enfermée s'ouvrit devant un gardien qui accompagnait le chef de la tribu :

« — Pourquoi t'es-tu sauvée ? me demanda-t-il durement.

« — Pour aller trouver Volodia.

« — Non, je ne veux pas faire ce que vous me demandez.

« — Eh bien, reste ici, alors ; la police se chargera de toi... On t'enfermera probablement dans une maison de correction jusqu'à ta majorité, si tu préfères cela, c'est ton affaire...

« — M'enfermer...

« — Eh ! dit le gardien, que voulez-vous qu'on fasse de vous ; du moment que vous ne pouvez pas vous nourrir toute seule, il faudra bien vous garder... A mon avis, vous feriez mieux de retourner vivre dans votre tribu.

« — M'enfermer !

« Cette pensée m'affolait.

« Je regardais le gardien et le chef et, à leurs mines, je vis bien qu'ils étaient très sérieux et que ce n'étaient pas là une menace vaine.

« Alors, je pris le parti de céder. J'espérais d'ailleurs que nous ne tarderions pas à revoir Volodia et que tout s'arrangerait.

« Je me levais et dit d'un ton résolu :

« — Je vous suis, chef.

« Ce fut avec un bonheur inexprimable que je me retrouvai à l'air libre et que je revis le soleil.

« Bientôt, je remontai dans l'une des roulettes, sous l'œil narquois des hommes.

« La tribu s'était installée, dans un terrain vague, hors des fortifications de la ville et, dès le lendemain, tout le monde y pénétra, et se dispersa dans les rues.

« Deux vieilles m'emmenèrent avec elles.

« Elles allaient habituellement de porte en porte pour dire la bonne aventure aux ménagères curieuses de connaître leur destin.

« Mais, ce jour-là, elles devaient avoir un autre but, car elles m'entraînèrent vers le centre de la ville, sans s'arrêter nulle part.

« — Où allons-nous ? demandai-je assez surprise de ces manières inaccoutumées.

« — Ne te tracasse pas, ma colombe, tu le sauras tout à l'heure ; nous ne tarderons pas à arriver où nous allons...

« Allai-je voir Volodia. Je l'espérai, mais je n'osai pas le demander.

« Bientôt, nous nous arrê tâmes devant une maison d'assez belle apparence, mais dont toutes les persiennes étaient closes. Les deux vieilles sonnèrent, parlementèrent avec une femme de chambre en tablier blanc, dans une langue que je ne comprenais pas, car ce n'était ni du

polonais, ri le dialecte de la tribu. J'ai su par la suite que c'était de l'allemand.

« On nous fit entrer dans un salon où une grosse dame très aimable nous rejoignit. Cette femme était habillée avec goût d'une robe de soie noire. Une broche de brillants fermait son col et elle avait aux doigts des bagues éblouissantes. Dans ma candeur, je la pris pour une grande dame. Elle me posa doucement sa main pectelée sur l'épaule, eut un geste de caresse, puis fit la moue.

« La discussion entre les deux vieilles sorcières et elle recommença. Puis, la maîtresse de maison m'emmena dans un autre salon où un homme, assis dans un fauteuil profond, fumait avec béatitude en lisant un journal.

« La dame parla pendant cinq minutes avec volubilité ; l'homme me toisa des pieds à la tête, puis il fit un signe d'assentiment.

« Nous quittâmes la pièce et ma conductrice me fit entrer dans le premier salon où les deux vieilles disaient la bonne aventure à de jeune personnes sommairement vêtues.

« La grosse dame appela l'une d'elles et lui donna un ordre. La jeune femme me considéra avec sympathie et l'une des vieilles me dit :

« — Cette demoiselle va te montrer sa chambre et t'habiller convenablement pendant que nous en terminons ; nous en avons pour un moment... Va !

« Je suivis la jeune fille dans une petite chambre charmante, toute ripolinée de blanc et fanfreluchée de dentelles. De ma vie, je n'avais rien vu d'aussi joli. Je n'avais, il est vrai, pas vu grand'chose... Ma compagne me passa un peignoir de soie et se mit à lisser mes cheveux qu'elle trouvait très beaux. Au bout d'un quart d'heure, je ne me reconnaissais pas moi-même en me